



**BERTHELOT & Cie**  
Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**H. BERTHELOT**  
Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER VERTABE ET UN MENAGER**  
**VIN DE QUININE DE CAMPBELL**  
ET...  
FIEVRES...  
**LE GRAND TONIC REFORCISANT-JOUR**

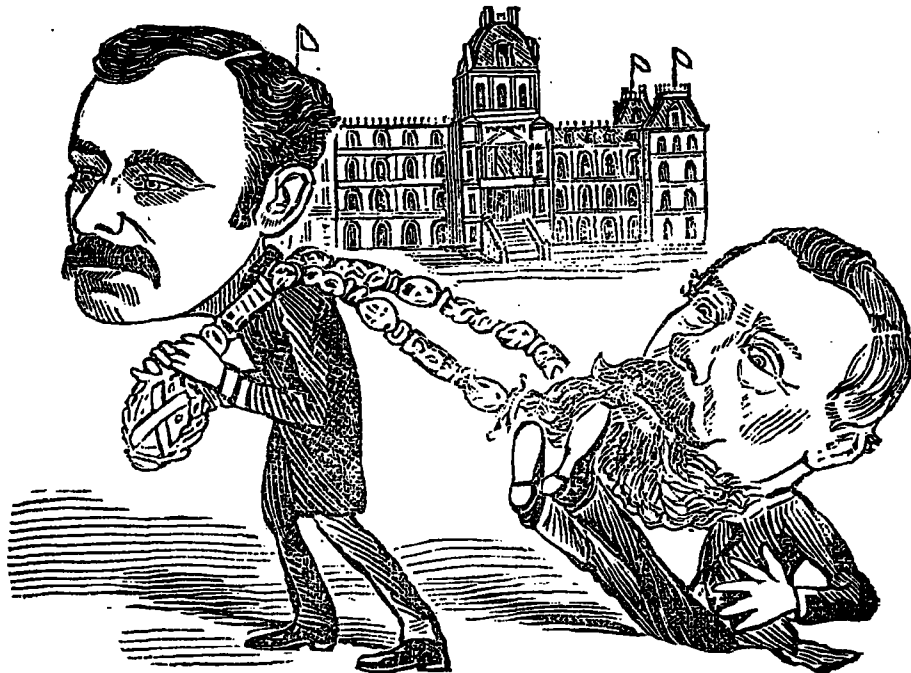
FEUILLETON de CANARD

**LE SIRE DE LUSTUPIN**

Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

— Pourquoi ?  
— Effectivement, — dit une dame, — vous êtes toute pâle.  
— Qu'avez-vous ?  
— Oh ! — répondit Catherine, — il m'avait semblé qu'on tirait la jupe de ma robe et cela m'a fait peur.  
— Quelqu'un se sera pris dans vos plis en passant, — répondit Blanche.  
— Ah ! — dit M. de Sancey en tendant la main à un élégant gentilhomme. — Te voilà, de Maillé ! Comment vas-tu, mon beau vicomte ? Catherine tressaillit.  
Elle fit un mouvement si brusque, que Blanche la regarda avec une expression d'étonnement et d'inquiétude.  
— Qu'avez-vous ? — dit-elle.  
Catherine ne répondit pas.  
Elle tourna la tête pour cacher la rougeur qui envahissait son charmant visage. Elle venait de reconnaître dans ce jeune homme ce saluait M. de Sancey, celui qui ne l'avait pas un seul instant quittée des yeux.  
En descendant l'escalier de la grande salle, elle passa encore près du vicomte et elle le vit presser tendrement dans ses mains quelque chose qui ressemblait à un bouquet et qu'il porta à ses lèvres.  
En rentrant, Catherine s'aperçut que l'un des bouquets de violettes, qui faisaient guirlande autour de sa jupe, avait été détaché...  
Elle rougit, — puis elle pâlit.  
Elle demeura muette.  
Enfin, — elle porta la main sur son cœur elle le sentit battre.



**UN FAMEUX COUP DE COLLIER**

C'était la première fois. Barba lui demanda ce qu'elle avait. Pour la première fois aussi, — Catherine ne lui répondit pas franchement.  
Cette nuit là, — Catherine dormit peu.  
Deux jours après, le conseiller de Lespays annonça à sa fille qu'il était obligé de faire un voyage de trois semaines en Lorrains. Le conseiller, en parlant ainsi, avait un air à la fois mystérieux et enchanté.  
Demeurée seule avec Barba et les deux valets, Catherine sortit peu, mais chaque fois qu'elle sortit, elle rencontra le vicomte de Maillé et rarement elle se pencha sur l'appui sculpté de la fenêtre sans voir, les yeux rivés sur elle, le beau jeune homme qui ne lui avait jamais parlé.  
Mais, si de Maillé ne parlait pas, quelque chose parlait pour lui dans le cœur de Catherine, et la jeune fille devenue rêveuse ; écoutait avec un bonheur inconnu, la mystérieuse voix qui lui disait : amour...  
C'était la première fois que Catherine rêvait, c'était la première fois

qu'elle sentait en elle ce trouble étrange d'un cœur qui commence à battre. Catherine se savait aimée, et la respectueuse persistance du vicomte ne pouvait lui laisser de doute à cet égard.  
Une après-midi, c'était vers la fin de novembre, un mois avant l'exécution qui venait d'avoir lieu en Grève, Catherine devait aller aux Vêpres à Saint-Jean. Barba était souffrante depuis la veille, on craignait pour elle une maladie grave, et comme il faisait un brouillard humide Catherine avait exigé qu'elle restât. Jean accompagnait sa jeune maîtresse, lui portant son missel.  
Au reste, Catherine ne devait pas aller seule à l'Eglise, elle devait promener avec Barizot dont la maison était voisine. — Madame de Parizot, femme d'un conseiller, avait été obligée de s'absenter.  
Catherine alla donc sans elle aux vêpres. Il y avait que la place de Grève à traverser, mais un endroit était difficile à franchir, c'était celui longeant la nouvelle "maison de ville" en construction.

Les chantiers des maçons et des charpentiers, les amas de pierres, les fondations à creuser faisaient des encombrements à chaque pas.  
Catherine entendit les Vêpres, puis elle se disposa à rentrer. Quand elle quitta l'église, le brouillard était très-épais et il faisait presque nuit.  
Elle longea le mur du cimetière, mitoyen avec celui du marché, pour mieux éviter les embarras des constructions.  
La foule des Parisiens fidèle était nombreuse, de sorte que Catherine ne ressentait aucune crainte.  
Cependant au moment de traverser la place, elle se trouva isolée, mais elle ne s'en aperçut pas.  
Elle avançait en regardant attentivement l'endroit où elle posait le pied pour éviter les ornières, les creux, les mares de boue qui encombraient lors le Paris non pavé et le redaient peu praticable.  
Le crépuscule du soir et le brouillard, déterminaient rapidement l'obscurité.  
Tout à coup, Catherine entendit un pas rapide s'approcher d'elle, et

quelques paroles qu'elle ne comprit pas furent prononcées à ses oreilles... Catherine tressaillit...  
Elle vit près d'elle un beau cavalier barbu et moustachu avec une grande épée au côté... Catherine eut peur, elle poussa un petit cri aigu...  
— Corbleu ! ma balle ! — dit le cavalier en avançant le bras, — n'ayez point peur et posez vos doigts mignons dans ma main...  
— Monsieur... laissez moi — je n'ai pas l'honneur de vous connaître, — dit Catherine en tremblant et en s'efforçant de hâter le pas.  
— Là ! là ! — Si vous ne me connaissez pas, ma mie, raison de plus pour vous sauver moins vite, afin que nous fassions connaissance...  
Et le personnage barbu avança familièrement la main pour arrêter la jeune fille dans sa marche rapide.  
Catherine poussa un second cri en se jetant de côté...  
Au même moment, l'ombre d'un second personnage jaillit dans le brouillard, et se dressa entre elle et le cavalier barbu.  
— Venez vite ! mademoiselle ! — dit Jean. — Traversons la place...  
Catherine entendit des éclats de voix, mais effrayée, elle pressa le pas et traversa rapidement la place de Grève.  
Quand elle rentra au logis, elle était pâle et se soutenait à peine.  
Elle raconta l'événement à Barba, qui joignait les mains en poussant des hélas ! et en se reprochant de ne pas avoir accompagné Catherine.  
Mais se tournant vers Jean, avec des éclairs dans les yeux :  
— Comment, — dit-elle, — tu as laissé mademoiselle avoir peur, et tu ne l'as pas secourue.  
— Oh ! — dit Jean, — je n'ai pas osé.  
— Tu es donc poltron.  
— Ce n'est pas cela, mais je ne pouvais rien dire.  
— Pourquoi ?  
— Parce que j'avais reconnu le gentilhomme qui parlait à mademoiselle.  
— Qui était-ce ?  
— M. de Maugiron.  
— M. de Maugiron ! — répéta Catherine avec effort.  
— Oui ! mademoiselle.  
— Celui qui se bat si souvent ?  
— Oui.  
— Et qui tue tant de monde ! — ajouta Barba.  
— Précisément.  
— Ah ! — sainte Vierge ; mais comment vous a-t-il laissée tranquille, cet entreprenant cavalier ?  
— Je ne sais, — dit Catherine. — J'avais peur, — j'ai entendu du bruit... je me suis sauvé.  
— Et il ne vous a pas poursuivi ?  
— Il paraît.